

LE VOLTAIRE

Rédacteur en chef : ALEXANDRE HEPP

JULES LEJEUNE
Secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION
6, boulevard des Italiens

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RESTUÉS

ANNONCES ET RÉCLAMES
M. DOLLINGER FILS, SEUVY ET C^o
16, rue Cassini

ET AU JOURNAL
On s'abonne dans tous les Bureaux de poste et chez les Libraires

tunes qu'il redoulait, à ancienne. ten qu'il y eût assisté, es ou par deux fois — délibérations — furent xposées les imperfec- i, militaires. Des cris s'écroulaient ces écrasantes

ses souvenirs sont joindre à nous pour sion. Il croyait prup- appeler l'attention de ; mais le mal est fait, e du moins de l'at- ure du possible.

utés de la droite eur- stupéfaits de la thèse que d'Angers que les andonné au scrutin.

A. Balzac.

LÉGISLATIVE

Le budget

1891. — Votants : 23.150
Rép. rad. 11.013
Ident. 8.733

Valentin est certaine.

tit de remplacer M. Buzat qui, aux élections de 1885, vola.

scrutin, M. Valentin a Montell 25.470 voix et

La lutte électorale a cruels moments, les jour- de la région ont recom- s de voter pour le can- s protesté.

PARTICULIÈRES

LITTAIRE

Le budget

budget a déclaré hier de au président que quand mptées par la nomina- sers appelé à remplacer résident du conseil.

Le vice président de la a été chargé d'inviter à cette nomination, juge du moment op-

posera sa demande que sous-secrétaires d'Etat qu'un cas où quelqu'un mission se trouverait.

Les la Chambre ont com- à résulter, en même xible déjà par suite du

de l'armement

épuis l'arrivée du nou- tère, la fabrication du de ralouche. Le général a immédiatement après le ministère, donné l'or- ponnées et d'artillerie r la fabrication du nou- option, petit calibre.

Al Aubo o s'est retiré dans sa it, près Rochefort sur-

M. Constant inistre plénipotentiaire Tainverre le 5 juin pour s à Paris à la fin du

Henri Favrol.

des Lettres

DE BAUDELAIRE

ent de publier les et la Correspondance. Ce livre, ont tout émus, retri- fiantes ébranées

ère excellent, très lettré et très viciu. Il eut à cinq ans le malheur de le perdre. Sa mère paraît avoir été fanatisée, très vive, de cervelle légère; pas méchante. Elle se remaria, ce dont Baudelaire, alors, ne put ou ne voulut s'accommoder. Il sortait du collège, où il se plait d'avoir beaucoup souffert, probablement un peu agité. Huit mois on l'envoya dans les pays chauds, par mer. Il en fut mécontent. A vingt-trois ans, on lui donna un conseil judiciaire, parce qu'il avait soustrait trop de billets à un marchand de curiosités. Tels furent ses torts de jeunesse.

Quand sa mère, veuve, fut dans la gêne, il fit d'énormes et affectueux efforts pour l'aider. Dans un journal intime, *Mon cœur mis à nu*, il écrit : « Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice; à mon père, à Mariette et à Poë, comme intercesseurs; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour tonir de ma transformation... faire des soirs une nouvelle prière pour de- mander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi; faire, de tout ce que je gagnerai quatre parties : une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis et une pour ma mère. »

Ceux qui liront ce fragment avec quelque pratique des habitudes solen- nelles de Baudelaire et avec la con- naissance du l'intensité que prennent certaines préoccupations chez les mal- heureux troubles de maladie nerveuse, discernent aisément, sous les répeti- tions, sous les formules mystiques, la parfaite sincérité de ce vœu; ils y retrouvent l'angoisse du malheureux que son mal condamne à l'impuissance et qui pourtant s'acharne pour satisfaire à ses obligations.

La vie de ce poète si passionné pour tout ce qui portait le double caractère d'abondance et d'ordre fut infiniment humiliée par les soucis d'argent. En 1862, il ne pouvait trouver 5,000 francs des *Fleurs du Mal*, plus les *Confessions du Mannequin*; aujourd'hui, s'il eût vécu, — et cette supposition est permise, puis- qu'il mourut en 1871, âgé de quarante-six ans, — il jouirait d'une magnifique autorité; nous aurions le bonheur de l'honorer, et il vivrait largement de son œuvre. Cependant, parmi ces longues et injustes médiocrités que sa corres- pondance nous détaille, il apparaît d'ir- reprochable délicatesse. Voici un petit trait à signaler, vu certaines mœurs lit- téraires d'aujourd'hui. Baudelaire cher- che un frontispice pour l'un de ses vo- lumes : « Il ne me convient pas, écrit-il à Nadar, de faire une visite à un artiste distingué et de l'engager dans un petit travail, pour lequel je serai difficile, avant d'avoir la certitude qu'il sera honorablement payé. » Poulet-Malassis, le légendaire éditeur, avec qui sont échangées les lettres de Baudelaire, était assez grand et gai causeur; mais léger, pétulant, peut-être familier, et toujours penché sur la fail- lite, il en prenait parfois de l'humeur. Un de ces jours qu'il récriminait, Baudelaire lui répondit avec une charmante politesse de cœur : « Vous essayez dans votre lettre de me faire sentir, le plus vivement possible, votre mauvaise hu- meur, fort légitime d'ailleurs. C'était inutile. Je souffre suffisamment de ce qui est arrivé. J'ai reçu de vous trop de services pour garder souvenir d'autre chose. »

Préoccupé des siens, délicat et doux avec ses amis de choix, scrupuleux dans les petites démarches de la vie, — et il pourrait citer ici son admirable dévouement envers Sainte-Beuve, — il nous apparaît encore d'une bienveillance exquise, presque bonhomme, quand il ajoute, après avoir plaisanté du graveur Meryon, grand talent, mais un peu trop cabaliste : « Ne riez pas de tout ce qui se

moins compositions d'un caractère mystérieux et ardent. Il ne s'intéressait qu'aux caractères d'exception. Il a créé une nouvelle mélancolie, magni- fique et dangereuse. Mais, vraiment, il n'a le dedans rien pour la funèbre et l'obscur. Voulez-vous et abaissez-vous est de la race de Sainte-Beuve qui lui écrivait : « Vous avez dû bien souffrir, mon pauvre enfant ! »

Baudelaire avait : « J'ai cultivé mon mystère avec jouissance et terreur. C'est-à-dire, pour nous laisser un fleur plus surprenante. Et ne pensait-il pas aux sévérités qu'aujourd'hui encore on lui montre, quand il écrivait : « Ne mépris- sez la sensibilité de personne et sa sensibi- lité de chacun c'est son génie. »

Sa forte intelligence, si ordonnée, si lucide, ne fut jamais que l'esclave raisonneuse de ses nerfs malades. Il n'a pas fourni ce qu'il projetait. C'est donc à son rêve de vie et à son idéal d'art qu'on connaît le mieux son caractère. L'intense désir de toute sa vie fut de pouvoir travailler — et selon le sens qu'il donnait à ce beau mot. Il se dis- tingua de ses autres hommes de lettres, et pour la plupart vils piocheurs, très ignorants. — « C'est par le loisir que j'ai en partie grandi, déclarait-il, à mon grand dépit, car le loisir sans fortune augmente les dettes; mais à mon grand profit, relativement à la sensibi- lité, à la méditation et à la faculté du dandyisme et du dilettantisme. Le dan- dyisme, voilà son grand objet. « L'hum- me supérieur, car ce n'est pas le spécialité. C'est l'homme de loisir et d'éducation générale. Etre riche et aimer le travail. » Puis encore cette note rapide : « Glorifier le vagabondage et ce qu'on peut appeler le bohémianisme. Culte de la sensation multipliée. » Cela peut s'entendre de son œuvre comme de sa vie. C'est la passion de voir au clair, quoi qu'il en résulte.

Quand il mourut, ayant épuisé toutes les angoisses que connaissent ceux qui ont quelque pratique des maladies nerveuses, ayant souffert de la misanthro- pie, du mysticisme, des impuissances saintes de Irénésies de travail, ayant senti le frisson de l'imbécillité, il avait enfin inscrit sur son journal ce but su- périeur du haut dilettantisme : « Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même. » Pour soi-même... der- nier mot de la vraie sincérité.

Je remercie vivement M. Crépet de son heureuse érudition. Cette monogra- phie, largement documentée, permet à tous lecteurs de restituer l'admirable caractère du sincère et clairvoyant Baudelaire, qui, sans négliger d'améliorer les procédés de son art, prétendit, comme ses pairs, Stendhal et Sainte-Beuve, à l'honneur d'être plus qu'un rhétoricien.

Maurice Barrès.

LE GRAND PRIX DE PARIS

LA COURSE

On ne s'attendait guère, hier matin, au beau temps qui a favorisé notre grande épreuve internationale, et on s'attendait encore moins à la victoire d'un cheval français. C'est, en effet, *Ténébreux* qui a remporté le prix.

Ces deux surprises, bien agréables, ont comblé de joie les nombreux spectateurs qui ne s'étaient pas laissés intimider par les menaces du ciel.

Comme d'habitude, les premières épreu- ves passent presque inaperçues; toute l'attention est concentrée sur le principal événement du jour, dont les préparatifs sont menés un peu plus rapidement qu'à l'ordinaire.

L'apparition des deux champions ang- lais a produit une certaine sensation dans

ser facilement et prendre l'avantage de deux longueurs sur *Krakatoa*, qui, après trois lattes assez vive, battit *The Baron* de Hampton; finissant bon quatrième devant les autres, battit de loin *Amal* les temps qu'il avait mis à vaincre *Le Grand*, *Le Grand*, *Saint-Luc* et *Monarque*, boîtes, *Derul*.

La course s'est courue en 3 m. 34 secondes. Le montant du prix s'éleva à 149,275 francs pour le vainqueur; le second re- çoit 10,000 francs, et le troisième 5,000 francs.

Le chiffre d'affaires du pari mutuel pour cette épreuve s'est élevé à 294,630 francs et chaque mise de 10 francs a rapporté 189 francs.

La recette a été fabuleuse; elle a dépassé 300,000 francs; les entrées de la pelouse ont été en augmentation considérable sur celles des autres années; ce qui prouve que le sport se démocratise et qu'il devient de plus en plus en honneur dans les clas- ses inférieures.

La victoire si imprévue de *Ténébreux* a été d'autant plus acclamée qu'on pen- sait généralement au succès de *Amal*.

Les Anglais ont perdu énormément d'ar- gent et se souviendront longtemps de leur cuisante défaite.

LA JOURNÉE

Jamais, dans la grande cité parisienne, on n'a tant consulté le baromètre que dans la matinée d'hier, et sans aucun doute le ma- tiné temps persistant dont nous étions grati- fiés depuis plus de huit jours, a dû causer bien des nuits d'insomnie; car le Grand-Prix est une véritable fête nationale impatiemment atten- dée par nos élégants.

Hélas! dès la première heure il a plu, et jusqu'à onze heures le ciel reste couvert et menaçant; on hésite; beaucoup de jolies per- sonnes craignent de nouvelles averse et se pen- sant au sol détrempé de Boulogne, renon- cent, le cœur gros, à se rendre au Grand- Prix.

Quoi donc! Ce serait en vain qu'on aurait combiné, d'accord avec l'armée des bons fai- seurs, la robe éblouissante de fraîcheur et de grâce. Le chef-d'œuvre chèrement caressé, qui ferait un artiste, le corsage qui moule si adroitement les formes, quelques gouttes d'eau le réduiraient à néant! Voilà de quel engendrer un dépit plus violent que tous les dépit amoureux! Bastien ou ira malgré tout! Qu'importe si la robe est perdue!

Mais, oh joie! oh bonheur! voici qu'à midi un timide rayon de soleil vient à percer les nuages, et tout aussitôt l'espoir renait, on s'empresse d'achever sa toilette, et décidément cette fois la détermination est bien prise: on se rendra à Longchamps.

Cette petite comédie s'est passée dans une multitude de familles, et c'est pourquoi, vers une heure, les boulevards sont sillonnés de grandes voitures à quatre et six chevaux qui sont prises d'assaut, et de véhicules de toute sorte. Les sacres sont fort recherchés et, comme toujours, introuvables.

La gare de l'Ouest est littéralement assi- gée, et les trains, partant toutes les dix minutes, mènent le public de la pelouse et des tribunes à bon marché à Longchamps, où déjà l'affluence est très grande.

Mais nos élégants arrivent et se placent dans les tribunes, disparaissant toujours sous les capuchons et waterproofs, auxquels, d'ail- leurs, la mode, qui doit se plier aux rigueurs de la saison, a réservé ses raffinements les plus coquets en les nuancant agréablement et les faisant passer, pour la consolation des yeux, du rose le plus tendre au vert le plus suave, à travers toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces dominos d'un nouveau genre ne laissent pas que de jeter une note inattendue dans le décor habituel de Longchamps.

Mais le beau temps s'accroît, le soleil fait progressivement une apparition plus continue, la chaleur se fait sentir, et peu à peu les vêtements préservateurs s'enlèvent; bientôt la tribune des dames, ce coin privilégié du pesage, où tant de splendeurs se donnent rendez-vous, offre un spectacle véritablement charmant.

Derrière cette multitude féminine de

Le voyage du pesage à la pelouse, si pénible qu'il soit en de tels jours, n'est pourtant point à dédaigner; on rapporte de son excursion des impressions qui l'ont oublié les difficultés de la traversée.

Des mille, les industriels de la pelouse ont commencé leurs installations en plein vent. L'aspect de cette intérieur d'hippodrome est assurément moins pittoresque que celui des hippodromes anglais, d'Epsom, par exemple. Il manque de salubrités, de musiciens et de paillasses, mais il a tout de même sa physio- nomie bien particulière.

Comme motif principal du décor, au pre- mier plan, se dresse la tente de Rouz, sur laquelle flotte un drapeau tricolore; puis, à droite de cette tente, la longue rangée des barreaux du pari mutuel littéralement in- vases par la foule, qui se bouscule et fait le coup de poing pour obtenir le ticket du che- val choisi.

Un peu plus loin, les malheureux bookma- kers, réduits au second plan depuis la nou- velle réglementation des paris et qui en sont réduits à faire la colle sans piquets et à rac- corder les turistes qui n'ont pu arriver jusqu'aux guichets du totaliseur. A côté de ces indus- triels s'agitent une nuée de pronostiqueurs ou vendeurs de pronostics se faisant reconnaître ses clients à pleins poumons: « Demandez le renseignement d'Epsom! Le tombeau des bookmakers! etc. etc. »

Le pronostiqueur, en général, est tout sim- plement un bookmaker qui n'a pas fait ses af- faires.

La lucidité qu'il n'avait pas pour son compte, il prétend l'avoir pour le compte des autres.

Mais voici la cloche annonçant les prépara- tifs; il nous faut retourner, et c'est à grand- peine que nous traversons cette foule grouil- lante pour gagner le pesage, où nous retrou- vons les tribunes absolument bondées.

Les plateaux semblent devoir à chaque instant s'écrouler sous le poids des spectateurs. Les retardataires cherchent vainement à se caser; toutes les chaises ont leurs proprié- taires qui les défendent avec acharnement.

Les barreaux des paris mutuels sont encore envahies par les parieurs. Toûte le monde, bien certainement, ne sera pas servi.

A deux pas du ring, les connaisseurs exa- minent les chevaux, qui tournent tout habillés aux mains des lads dans le paddock. La plu- part sont très admirés; leur poil brillant et lustré, leur allure à la fois fière et calme, leur condition irréprochable à tous les points de vue, étaient l'objet d'unanimes éloges.

Mais entre tous, Merry Hampton excitait l'attention. Il n'est guère possible, en effet, de trouver un animal plus racing-like, plus élégant. *The Baron* fait aussi très bonne im- pression et semble à l'apogée de sa forme.

Le deuxième coup de cloche se fait enten- dre, annonçant la sortie des jockeys. Nous n'avons que le temps de grimper tout en haut, tout en haut, au faite des tribunes, dans le pigeonnier, réservé à la presse, dominant tout et très très bondé.

Du côté observatoire, le regard plonge sur tout l'ensemble du champ de courses; le coup d'œil est féérique.

Les chevaux défilent fièrement devant les tribunes; puis le peloton s'ébranle pour le *galop d'essai*, revient s'aligner devant le start- er, et à la première tentative, s'élançe bien groupé.

Le brouhaha, qui, jusque-là, était bien cre- scendo, s'étend subitement.

Après les prédictions émotivantes de la course, que nos lecteurs ont lues plus haut, voici les concurrents dont quelques-uns bien agréés, qui entrent dans la ligne droite et donnent tout ce qu'ils peuvent. A ce moment où l'émoti- on est à son paroxysme, tous ceux qui voient, comme ceux qui ne voient pas subissent la même influence occulte, ils croient, quelle que soit sa place, le nom du cheval pour lequel ils ont parié, quelques-uns même le croient encore après le poteau passé.

Mais bientôt le numéro du cheval vain- queur est affiché au milieu de hurras frénéti- ques.

On sait que, contre toute prévision, ce sont les couleurs françaises qui ont gagné.